Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 41/1950 (1950)

Artikel: L'enseignement de l'histoire de l'art dans les écoles tessinoises
Autor: Bianconi, Piero
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-113735

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'enseignement de l'histoire de l'art dans les écoles tessinoises

S'il est permis de commencer ce bref exposé en citant une expérience personnelle, je dirai qu'assez souvent, pendant les vacances d'été, des cartes postales avec reproductions d'œuvres artistiques me sont adressées par des élèves qui, en visitant les grands musées, me rappellent le souvenir qu'ils ont gardé de ces choses dont on leur a parlé en classe. Ils sont heureux d'avoir ces premières notions de l'histoire de l'art que leur ont laissées les entretiens dans l'obscurité d'une salle d'école. Ainsi l'on a la satisfaction, sans commettre péché d'orgueil, de constater que notre enseignement n'est pas inutile et qu'il est de nature à réveiller un intérêt durable dans les âmes juvéniles.

Au *Lycée de Lugano* on consacre à l'histoire de l'art une heure par semaine sur quatre années, en partant de l'art classique pour arriver, si l'on peut dire, aux temps modernes. A l'*Ecole normale de Locarno*, cette branche ne figure à l'horaire que la dernière année, avec deux heures par semaine : elle est limitée à l'art chrétien. Dans les deux écoles, le programme ne considère, à partir du christianisme, que l'art italien ; mais il est bien entendu qu'on viole largement cette limitation, qu'on tâche d'ouvrir quelques perspectives sur l'art européen dans ses manifestations les plus marquantes, qu'on souligne les influences subies et exercées par l'art italien au long des siècles. Rien ne pourrait mieux illustrer l'expansion commerciale de Florence que le retable exécuté vers 1476 par le peintre flamand Hugo van der Goes, sur la demande de Tomaso Portinari, pour l'église florentine de Sant' Egidio.

L'un des buts les plus importants qu'il faut assigner à cet enseignement est d'éveiller puis d'affiner chez l'élève la sensibilité, en faisant naître en lui l'intelligence du langage des formes. Il faut tenir compte du fait qu'en général on s'attache plus aux abstractions qu'à la vue des formes, qu'on considère l'œuvre d'art comme un signe, comme un symbole, qu'on se limite à une interprétation purement psychologique. C'est pour l'élève la

découverte d'un monde expressif, d'un langage à peu près inconnu : d'où un intérêt assez vif chez la plupart des étudiants. C'est l'introduction à la compréhension d'un monde poétique, de la partie la plus sublime peut-être de l'activité humaine.

Conçu d'une telle façon, cet enseignement prend la valeur de celui de l'histoire. Or, ainsi que le dit Focillon, l'histoire est « une étude des relations qui, diverses selon les temps et selon les lieux, s'établissent entre les faits, les idées et les formes. Ces dernières ne sauraient être considérées comme un simple décor. Elles prennent part à l'activité historique, elles en donnent la courbe, qu'elles ont puissamment contribué à dessiner. » Nous sommes sortis de tout esthétisme, de toute délectation stérile : l'œuvre d'art est replongée dans le courant de la vie, elle n'est plus isolée dans un absolu inhumain. Voilà ce que Roberto Longhi, le critique d'art le plus pénétrant de l'Italie moderne, écrit dans sa revue *Paragone* (Florence, janvier 1950) : « L'œuvre d'art, depuis le vase de l'artisan grec jusqu'à la voûte de la Sistina, est toujours un chef-d'œuvre éminemment « relatif ». L'œuvre n'est jamais isolée, elle est toujours un rapport. Pour commencer : un rapport avec une autre œuvre d'art. Une œuvre seule au monde, on ne pourrait même pas la considérer comme une production humaine, on la regarderait avec révérence ou avec horreur, comme magie, comme tabou, comme œuvre de Dieu ou de sorcier, non de l'homme. Nous avons déjà trop souffert du mythe des artistes divins, et très divins ; et non simplement humains. » Autant dire, nous sommes en pleine réaction antiromantique.

L'art figuratif, grâce à son caractère de réalité concrète et pour ainsi dire tangible, arrive à éclairer d'une façon extrêmement efficace toute une époque ; il la réalise avec une parfaite évidence, il explique et éclaire toute activité de l'esprit et, en même temps, il en reçoit de la lumière : c'est un jeu réciproque, une intégration. Rien ne vaudra la compréhension de la peinture de Masaccio pour saisir le véritable esprit de la culture de la renaissance italienne ; les formes subtiles et précieuses de Simone Martini nous donnent l'équivalent figuratif de la culture qui produisit le Pétrarque, elles nous font comprendre le monde d'idées et de sentiments qui prépare cet exquis moment de la culture européenne, à la limite du moyen âge, qu'on appelle le « gothique international ».

C'est par ce jeu réciproque et compliqué, par cette influence de la pensée sur les formes et des formes sur la pensée que l'adolescent sera amené à réfléchir dans la bonne direction, qu'il pourra entrevoir de nouvelles perspectives.

* * *

Il n'est évidemment pas nécessaire de dire ce qu'une bonne connaissance de l'histoire de l'art représente dans une culture solide et complète, ce qu'elle a d'indispensable, ce qu'elle apporte d'équilibre et d'harmonie. Au mois de novembre dernier, l'Unesco, discutant le problème de cet enseignement, a cherché à établir ce qu'une culture humaniste peut et doit représenter dans un monde toujours plus puissamment orienté vers les sciences et la technique. Par l'histoire de l'art, on arrive à une union plus stricte, on pourrait dire plus « charnelle » avec un passé toujours vivant, à la profonde intelligence d'un monde très vaste et noble, et du patrimoine inestimable qu'il nous a légué. Tout le monde sait ce que représente comme richesse spirituelle la présence d'un chef-d'œuvre, les traits d'une statue ou la silhouette d'une cathédrale qui se gravent dans la mémoire d'une jeune âme.

* * *

Pour revenir à l'enseignement dans sa réalisation matérielle, il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'on évite autant que possible toute érudition pédantesque, toute surcharge de notions inutiles. On profite de toute occasion qui se présente de compléter la connaissance pour ainsi dire « décharnée » qu'on peut se faire d'après des reproductions photographiques des œuvres d'art ; on a recours au seul vrai et irremplaçable moyen de connaissance, c'est-à-dire la vision directe, le dialogue qu'on engage vis-à-vis de l'œuvre d'art.

En vérité ce ne sont pas les occasions qui ont manqué chez nous pendant cet après-guerre : elles se sont au contraire multipliées...

Dans quelques cas, avec une modeste subvention de l'Etat, en général avec leurs propres moyens, les élèves de nos écoles ont pu voir dans ces dernières années l'exposition de l'Ambrosiana de Milan à Lucerne, celle des musées viennois à Zurich et ensuite l'exposition, pour nous d'un si haut intérêt, de l'art de Lombardie. A Berne on a visité l'exposition des musées de Munich, à Schaffhouse celle qui fut consacrée à Rembrandt et à son temps. C'est encore à Lucerne, qu'à côté d'une belle exposition du livre français ancien et moderne, ils ont admiré Matisse, tout un demi-siècle de l'activité d'un artiste merveilleusement doué. On ne se limite évidemment pas à l'art classique, ce qui est moderne devrait attirer avec plus de force les jeunes gens ; j'ai été frappé par l'aveu d'un élève très intelligent qui se sentait presque humilié en constatant qu'après Matisse il ne lui était plus possible d'admirer Rembrandt comme avant...

C'est avec grand plaisir qu'en arrivant à Berne ou à Zurich on revoit d'anciens élèves (ils étudient à présent à l'Université, au Poly) qui s'unissent à la bande de leurs plus jeunes amis et demandent de pouvoir visiter telle exposition avec nous...

* * *

Chaque printemps nous apporte d'ailleurs une occasion encore plus importante, c'est l'excursion que les élèves candidats au « bachot » font au mois de mai. On choisit comme but une région italienne ; pendant quatre ou cinq jours on suit un itinéraire soigneusement préparé. En 1949 ce fut l'Emilie, de Plaisance et Borgo San Donnino jusqu'à Parme et Modène : connaissance directe d'une région illustre et toute pleine de passé, les exemples merveilleux du roman émilien, la peinture de Correggio, celle de Mantegna en revenant par Mantoue. Cette année ce fut Ferrare avec sa poignante beauté, Ravenne, et Pomposa perdue au bord des lagunes avec ses briques rayonnantes de chaleur, dans une solitude pleine de grandeur.

Un chapitre qui mériterait d'être amplement développé (mais les possibilités et le temps nous sont hélas ! trop parcimonieusement mesurés) est celui qui concerne les richesses de notre patrimoine artistique, au Tessin. Il ne faut pas oublier l'importance de cette connaissance, c'est un devoir de l'école publique de la fournir aux jeunes étudiants, particulièrement aux futurs instituteurs, qui pourront en tirer une conscience plus vivante et forte de notre passé, le sentiment de l'histoire vraiment vécue, et qui est inscrite dans les pierres de nos églises romanes, dans les stucs baroques, dans les fresques et dans les oratoires qui bordent les chemins de nos vallées. Il faut aussi que l'élève se rende compte de tout ce qu'on fait pour la conservation et la restauration de ces monuments ; c'est une activité qui a pris une importance admirable surtout dans les pays qui ont été dévastés par la guerre, un souci que toute nation civile sent très fortement. C'est par là qu'il faut amener nos élèves à la compréhension du passé, à ce sentiment de dévotion à l'histoire sentie dans son inépuisable actualité. C'est un sentiment infiniment précieux, dans un monde qu'on dirait suspendu à un fil, prêt à toutes les possibles aventures.

PIERO BIANCONI.